



©DR

Abir a fui deux guerres avant de se retrouver à Arlon où elle apporte son aide en classe à l'Institut Notre-Dame

GÉRALD VANBELLINGEN

Abir Alassali donne aujourd'hui un coup de pouce à l'Institut Notre-Dame d'Arlon. Bénévole, cette enseignante en mathématiques d'origine syrienne a un parcours assez incroyable. Après avoir fui son pays, la Syrie, en 2021, elle a retrouvé son frère en... Ukraine. Où elle a dû de nouveau fuir la guerre. Arrivée en Belgique chez sa sœur qui habite Arlon, elle a voulu joindre l'utile à l'agréable en venant apporter son aide en classe.

« Votre histoire est tout sauf banale. Syrienne d'origine, vous avez fui la guerre qui sévit dans votre pays pour ensuite en fuir une deuxième, celle qui sévit en Ukraine... »

« Je vivais à Damas en Syrie quand la guerre a éclaté. Mon papa était décédé 4 ans auparavant et avec ma maman, on a décidé de s'enfuir du pays. On était le 18 août 2021. On s'est alors rendues en Ukraine pour rejoindre mon frère qui y vivait avec sa famille. Mais malheureusement, 6 mois après notre arrivée, la guerre a aussi éclaté en Ukraine. On a donc rapidement fui le pays et après quelques jours d'attente à la frontière, on a pu entrer en Pologne. Avant finalement d'arriver ici en Belgique à Arlon où ma sœur vivait déjà. C'était formidable de pouvoir retrouver ma famille, car la dernière fois qu'on s'était vus, c'était en 2014 à Istanbul en Turquie. »

« À Arlon, vous apportez désormais votre aide en classe à trois enseignants de l'Institut Notre-Dame (INDA). Comment avez-vous intégré cette école ? »

« À mon arrivée en Belgique, j'ai commencé à chercher du travail. En Syrie, j'étais enseignante en mathématiques et je donnais des cours la journée à mes élèves plus des leçons privées le soir en mathématiques, français et anglais. Comme je voulais réexercer mon métier, j'ai

alors eu des contacts avec l'ISMA (Institut Sainte-Marie à Arlon) et l'INDA. Et c'est un peu par hasard que j'ai choisi l'INDA car en me rendant à l'école, j'ai rencontré Marie Blerot dans la cour (une enseignante, NDLR). Elle m'a demandé ce que je faisais là et j'ai répondu que je voulais apporter mon aide en classe et qu'en même temps ça me permettrait d'améliorer mon français. Marie en a alors parlé avec ses collègues, dont Christel Delcourt qui m'encadre, et qui étaient tous super emballés. Je suis alors allée me présenter et un peu après le 15 septembre, j'ai commencé à aider ici en classe 2 jours par semaine environ. »

« Comment ça se passe en classe avec les élèves ? »

« Très bien ! J'apporte mon aide en 2^e année, mais aussi dans des classes de 1^{ère} accueil et de 1^{ère} différenciée. Je passe entre les bancs, je les aide quand ils ont des difficultés, je réponds aux questions. Ensuite, je prends également pas mal de notes. Des notes qui vont m'aider car si la base des cours de mathématiques est la même en Belgique qu'en Syrie, j'éprouve encore pas mal de difficultés à en expliquer les principes et règles en français. Donc je prends note quand un des enseignants explique la méthode nécessaire pour résoudre un exercice. J'écris sa façon d'expliquer, les expressions qu'il utilise aussi. Et puis en classe, comme le contact avec les élèves se passe bien, moi je les aide en maths et eux ils m'aident en français ! »

« L'enseignement vous manquait, le fait d'avoir une classe à vous aussi, je suppose ? »

« Oh ça oui ! Mais je progresse petit à petit en français, donc on verra bien. Justin Borrey, un des enseignants qui m'encadre, m'a proposé de faire moi-même des leçons de 15-20 minutes. Ce qui me stresse un peu car mon français n'est pas optimal, mais j'ai aussi envie d'essayer. Et puis mon objectif, c'est de poursuivre aussi mon master en mathématiques à Liège, de faire reconnaître mes diplômes ici en Belgique et d'être reconnue comme réfugiée. » ■

« **Abir nous permet de faire du co-enseignement.**

On est donc en avance sur les prescriptions du Pacte d'excellence. »

En plus d'encadrer Abir Alassali pendant ses cours de mathématiques, Thomas Dumont est également directeur adjoint à mi-temps de l'INDA. Il est lui aussi convaincu par l'expérience. D'autant plus qu'elle s'inscrit dans la lignée du Pacte d'excellence !

Vous encadrez Abir Alassali avec les deux autres enseignants, mais vous occupez aussi une position de directeur adjoint. Quel regard portez-vous sur cette expérience ?

« On mène beaucoup de projets différents ici à l'Institut Notre-Dame, mais celui-ci constitue une très chouette expérience. On se rend bien compte que l'enseignement est à un tournant. Et comme le veut le Pacte pour un Enseignement d'Excellence, le co-enseignement pourrait devenir l'une des normes futures, on est donc juste un peu à l'avance. Surtout que quand je parle de chouette expérience, elle l'est à tous les niveaux. Abir insuffle un souffle nouveau dans les classes qu'elle fréquente, elle nous procure une certaine dynamique collective, que ce soit chez les enseignants ou chez les élèves et le tout forme une synergie très agréable. »

Surtout qu'Abir Alassali intervient aussi dans des classes où les élèves ont besoin d'une pédagogie ou d'une approche différente...

« Elle intervient en effet dans des classes PIA (pour Plan Individuel d'Apprentissage). Des classes qui regroupent en général des élèves en difficultés, qui ont souvent besoin d'une approche pédagogique un peu différente et qui travaillent d'ailleurs dans l'optique d'une dynamique par projets. Le fait qu'Abir soit présente dans ces classes, qu'elle y participe à l'animation, qu'elle aide et motive les élèves, cela a évidemment plus de sens encore. »

D'autres projets pédagogiques sont-ils prévus dans le futur avec Abir ?

« Oui pourquoi pas, tout dépendra évidemment de ses disponibilités. On avait déjà regardé à ce qu'elle vienne aider en 3^e année également par exemple. On pourrait aussi imaginer évoquer son parcours dans le cadre d'autres cours, comme celui de français par exemple. Mais ce ne sont que des idées comme ça, on verra bien. »

Son parcours est extraordinaire, mais pourrait-il l'être davantage encore avec un emploi autre que du bénévolat ici à l'école à l'avenir ?

« Sa présence est aujourd'hui une évidence, surtout quand on sait qu'il y a pénurie d'enseignants à l'heure actuelle. Pour autant, il est très difficile de se prononcer là-dessus. Car elle devra d'abord effectuer des démarches administratives pour trouver une équivalence avec les diplômes qu'elle a passé en Syrie. Et ensuite, on verra bien. On est bien sûr ouvert à son arrivée, mais tout ne dépend pas de nous. » ■

« Donner cours à deux, c'est très enrichissant et très agréable »

Christel Delcourt est l'une des trois enseignantes qui encadre Abir Alassali. Tout de suite partante pour mener à bien ce projet, elle est aujourd'hui convaincue des bienfaits positifs générés par la présence de sa nouvelle « collègue » sur l'apprentissage des élèves.



Comment s'est passée l'arrivée d'Abir dans votre classe ?

« Avant que ne débute cette expérience, j'avais quelques craintes. Des craintes par rapport à la communication. Car je ne parle pas anglais et je ne savais pas si Abir parlait français. Mais finalement, il n'y a eu aucun souci et tout s'est très bien passé, de manière naturelle. Et je dois dire que c'est vraiment très agréable de donner cours à deux. »

Comment vos élèves ont accueilli Abir ?

« Nos élèves sont assez habitués à avoir des personnes autres que les profs qui interviennent en classe, donc tout s'est bien passé. Et au niveau de la dynamique de classe, la présence d'Abir c'est vraiment du positif. On est par exemple deux à pouvoir répondre aux questions des élèves, deux à pouvoir venir les aider en cas de problème, etc. Et puis, comme c'est encore arrivé récemment, ça nous permet de confronter les réponses d'Abir et les miennes. Car pour un même exercice, on avait deux réponses différentes. Les élèves étaient alors curieux de voir « qui a raison ? ». Mais finalement, les deux réponses étaient correctes. Elles résultaient simplement de deux cheminements différents. Ce qui est très enrichissant. » ■